

l'institut de touraine, phare du "français pur"

dossier

Neuf décennies de cours pour étrangers



Été 1897 ... ou l'époque héroïque. Dans les salles des petites classes du lycée Descartes, une trentaine de très respectables dames d'outre-Manche, d'une soixantaine d'années, tentent de s'asseoir le moins malaisément possible sur des sièges en principe destinés à des élèves de 8 à 12 ans. Qui peut alors présager que ce discret cours de vacances pour étudiantes britanniques marquera la naissance d'une institution dont le rayonnement planétaire fera de Tours une capitale linguistique. Celle du français le plus pur.

Père de cette valorisation culturelle du val ligérien où naquirent Rabelais et Balzac, « monsieur le Professeur » Sourdillon enseignait l'histoire dans ce même lycée lorsqu'il entreprit, au nom de l'Alliance française dont il était à Tours le délégué, de s'entendre avec un certain « mister » Marvin, inspecteur du « Board of Education » et représentant de la société anglaise de la « Teachers' Guild », sur l'intérêt d'un enseignement de la langue française au cœur de la « Loire Valley », pendant les mois d'été. Sur ces premières années de cours pour étrangers qui correspondent à l'essor du tourisme en notre pays des châteaux, les archives n'ont hélas guère été généreuses. Si l'on sait que ces leçons étaient données à Descartes et à l'école normale d'institutrices des Tilleuls, on ne connaît rien de leur niveau ni de leur contenu. Nul doute toutefois que ces vieilles dames bien élevées avaient inclus dans leur régime tourangeau le rite sacré du

« tea at five o'clock »... très probablement autour des babas au rhum de chez Roche, le fameux pâtissier de la rue Royale. Dans « Mademoiselle Cloque », René Boylesve souligne d'ailleurs que cette vitrine sucrée alléçait beaucoup d'Anglais venus en notre cité « tant pour jouir de l'heureux climat du Jardin de la France que pour y prendre le langage le plus pur ».

Baba or not baba ... toujours est-il que la « Teachers' Guild » se déclara en 1910 incapable d'entretenir ces cours, à cause du prix trop élevé (déjà !) de la vie à Tours. Aussi l'Alliance française récupéra-t-elle l'institution sous son seul patronage, l'administration universitaire de Poitiers (dont dépendait alors la Touraine, dépourvue d'université) manifestant une attention de plus en plus soutenue pour l'œuvre de M. Sourdillon. Une attention telle qu'elle déboucha, au début de l'année 1912, sur une coopération active, puisqu'il fut décidé qu'à l'enseignement courant des mois d'été s'ajouteraient seize conférences assurées par quatre professeurs des facultés poitevines.

La fondation de l'Institut

Cette première participation sera vite consolidée, M. Cavalier, recteur de l'académie de Poitiers, apportant son total soutien au comité scellant ce véritable envol de l'institution, jusqu'alors balbutiante. Y siégeaient bien sûr des représentants de droit de l'Université de Poitiers et de l'Alliance

française, mais aussi quantité de hauts fonctionnaires, hommes politiques et personnalités de Touraine. Du statuaire Delpérié à l'écrivain Boylesve et du sculpteur Sicard au général Guérin, les plus grands noms de la « bonne société » tourangelle figuraient sur la liste de ce comité qui porta sur les fonds baptismaux l'Institut d'études françaises de Touraine, officiellement né le 7 juillet 1912, dans le cadre d'une assemblée générale tenue à l'hôtel de ville de Tours sous la présidence du recteur, président de cette association sans but lucratif ayant, entre autres ambitions, celle de « contribuer à la diffusion de la langue et des idées françaises ». Peu après ce jour historique, une conférence « remarquable de science et d'humour » consacra cette naissance auprès de « l'élite de la société tourangelle », dont les applaudissements saluèrent notamment le discours de M. René Besnard, député de Tours et ancien ministre du Travail.

En officialisant les cours créés par M. Sourdillon, l'Institut d'études françaises de Touraine entendait surtout accroître leur audience encore restreinte. Si les cours de 1910 et 1911, d'une durée d'un mois seulement, avaient réuni les premiers vingt-et-un étudiants, les seconds quarante-quatre, ceux de 1912, dont la durée fut portée à deux mois, comptèrent en effet quatre-vingt-quatre élèves, dont la moitié d'origine britannique. Des neuf autres nations représentées durant ces vacances-là, on retiendra la Tchécoslovaquie, la Russie, la Suède et Cuba. Une ouverture sur le monde qui s'élargira l'été suivant jusqu'à la lointaine Australie.

Renforçant dans un première phase les cours estivaux, l'Institut entreprit dans un second temps de manifester son activité par un enseignement permanent du français. Dès le 23 novembre 1912, les étrangers ayant soif de la « cresse » de la langue française seront donc invités à suivre un enseignement pratique, complété par des leçons ou conférences d'histoire, d'art et de littérature, dans un programme d'une vingtaine de séances par mois, chacune d'une durée de deux heures et demie. « Une place importante est faite à l'enseignement de la phonétique. Le conseil des professeurs a estimé que, si l'emploi de certains procédés empiriques, artificiels, mais fort ingénieux, a sa place dans l'enseignement supérieur, il convient de les écarter pour une étude pratique et de durée restreinte du français, car leur usage aurait pour résultat le plus clair d'apprendre une orthographe fantaisiste, une langue parlée complètement distincte de la langue écrite. La phonétique a donc, aux cours de français de Tours, un caractère éminemment pratique. La langue que nous voulons enseigner à Tours, c'est le français tel qu'il se parle, mais aussi tel qu'il s'écrit : la vraie langue française, en un mot », apprend-on dans la première brochure de l'Institut, laquelle précise qu'un diplôme d'études



TOURS (I.-et-L.). — Le Lycée Descartes. — Vue générale (côté sud). — LL.

Avant que l'hôtel Tarterue ne soit attribué, en 1924, à l'Institut de Touraine (et au conservatoire de musique) c'est au lycée Descartes qu'eurent lieu les cours de français destinés aux étrangers désirant étudier l'idiome de Balzac. Une langue parmi tant d'autres ! Les estimations de leur nombre varient largement et se situent, selon certains spécialistes, entre deux mille cinq cents et cinq mille... environ.

l'institut de touraine, phare du "français pur"

dossier

françaises peut être décerné, après examen, aux étudiants. « Bien que ces cours aient été en quelque sorte improvisés et qu'ils soient encore à peu près inconnus à l'étranger, il ne semble pas que nous ayons à regretter notre tentative. Durant les six mois qu'ont duré les cours, nous avons réuni quarante-neuf étudiants », se félicite M. Sourdillon dans un rapport de 1913.

Parallèlement à ce lancement d'un enseignement continu, il fut aussi décidé que le public tourangeau bénéficierait des savantes conférences de l'Institut, inaugurées le 3 novembre 1912 par celle de M. James Hyde, ancien président de la Fédération des comités de l'Alliance française aux Etats-Unis, qui traita avec éloquence du rôle de la France dans le développement du Nouveau Monde. Ayant pour cadre la somptueuse salle des mariages de l'hôtel de ville, alors baptisée « petite Sorbonne », ces exposés connurent d'emblée un franc



succès. Plus de trois cents auditeurs assistèrent par exemple à celui du professeur américain Jesse Macy, traitant (en anglais) de « l'élection du président de la République aux Etats-Unis ». Qu'elles évoquent les traits essentiels du caractère de Shakespeare ou les antiquités de la Tunisie, qu'elles mettent en lumière l'influence profonde que la civilisation française a exercée sur l'Allemagne ou la vie des grands seigneurs et des hobereaux de France au XVIII^e siècle, « ces belles et hautes leçons ont montré l'intérêt et la portée de l'œuvre de décentralisation intellectuelle entreprise par l'Institut de Touraine avec les professeurs de la faculté des lettres de Poitiers ». Dynamisme et enthousiasme présideront donc aux premières saisons de l'Institut, dont le succès croissant sera conforté par diverses subventions, dont les plus importantes, celles du conseil général et de la



Je sais des gens de jugement naïf qui se figurent que le paysan de Touraine s'exprime avec l'élégance d'un clerc de Loches ou d'un humaniste de Tours. Il n'en est rien : le paysan, malgré l'instruction obligatoire, demeure fidèle à des expressions, à des façons de dire qui étaient celles de son père. Cette fidélité nous doit émouvoir comme une marque d'attachement à la petite patrie, au même titre que l'habitude de manger à la vendange des grains de raisin sur une tartine de fromage blanc ou de se purifier le sang, en été, avec de la tisane de sureau...

Quand un vigneron des bords du Cher dit : « J'ons quèques chaubouillures au front », il est plaisant de retrouver « eschaubouillures » dans Rabelais et dans le langage médical du XV^e siècle, alors que ce mot signifiait « boutons de chaleur » avec beaucoup plus de bonheur que l'actuelle expression analytique et explicative.

J'entends un enfant qui se plaint en pleurnichant de s'être « égrafigné » la main à un buisson d'épines. Et je me rappelle ces petits chiens de Grandgousier auxquels Gargantua, par jeu, mordait les oreilles et qui, eux, « lui graphinoient le nez ». Je suis ravi que Rabelais et mon vieux jardinier s'accordent à dire un « jau » pour un coq, des « mêles » pour des nêfles, un « devantiau » pour un tablier, un « su » pour un sureau et un « lisart » pour un lézard, parce qu'un habitué de la cour de François I^{er} savait, lui aussi, de quoi il retournait quand on parlait devant lui du chant du jau ou du parfum des sus. Je bois du lait quand un bonhomme de mon village dit : « Si j'avions autant de bosselées de terre comme Martin en a reçu en héritage de feu ses trois femmes, j'serions un richard », parce que Rabelais, écrivant de Rome à l'évêque de Maillezaïs, s'exprime de même façon : « Si j'avais autant d'escus comme le pape voudroit donner de jours de pardon... je serois plus riche que Jacques Cœur ne fut onc. »

Où, il est bien vrai qu'il faut venir à Tours pour apprendre le joli parler de la France d'aujourd'hui, et surtout parce que Tours est le centre d'une province où l'on respire le parfum des mots qui sont encore dans la fleur de leur forme. Ainsi, l'on prend, à la ville, le pur accent de France, et l'on apprend dans les campagnes l'histoire même des mots. A Tours, le parler ; en Touraine la langue.

Maurice Bedel

Extrait de « La Touraine », 1947.

“ INSTITUT DE TOURAINE ” FOR FOREIGNERS
TOURS

COURSES IN FRENCH

FOR FOREIGNERS

PERMANENT COURSES - HOLIDAY COURSES

(October 1st to June 30th)

(July - August - September)

Admission at any period all the year through

Réclame de 1912.

l'institut de touraine, phare du "français pur"

dossier

Tours, le 30 Juillet 1970

Monsieur Francis LEAUD
Directeur de l'Institut de Touraine
1, rue de la Grandière

37 - TOURS

Monsieur le Directeur,

Au moment de quitter Tours, je tiens à vous exprimer mes sentiments de sincère reconnaissance pour des cours excellents à l'Institut de Touraine.

C'est avec la plus grande satisfaction que je peux constater que ma connaissance de la langue française a été profondément améliorée pendant mon séjour à Tours.

Comme preuve d'authentique gratitude je vous envoie un souvenir de ma visite à Tours.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma reconnaissance renouvelée et de mes sentiments les meilleurs.



Une référence royale pour l'Institut : une lettre de félicitation, annexée d'un portrait de Carl Gustav, devenu roi de Suède, des Goths et des Vendes trois ans plus tard. Le royaume de la dynastie Bernadotte comptait déjà deux de ses sujets aux cours de Tours en 1912.

un quartier de Pondichéry, un versant du Val d'Aoste et en Terre Adélie, on le respire en revanche sur les cinq continents : « Il y a 400 millions de personnes dans la mouvance de notre langue. Nous voulons croire à sa vertu civilisatrice, sans pour autant faire d'impérialisme culturel. Elle est le latin du monde moderne », affirmait Marc Blancpain, le président national de l'Alliance française, lors d'un récent colloque de l'association, à Tours. Une Alliance française déjà centenaire, défendant notre parler à travers un millier d'implantations constellant la planète en « foyers de savoir et d'amitié internationale ». Autant de bases de promotion pour cet Institut de Touraine dont le fondateur créa le comité tourangeau de cette association visant à défendre « un langage non pas académique, fondé sur le purisme démodé, mais un langage clair et vivant, aussi loin des raffinement inutiles de la préciosité que du snobisme de la vulgarité ». Une mission en parfaite cohésion avec les cours dispensés à l'hôtel Torteue.

Des cours pour étrangers qui ne sont pas nés de la dernière pluie, puisqu'ils furent lancés en 1897, la cité des Turones étant alors déjà connue pour ses vertus linguistiques. Le pays tourangeau faisait même autorité depuis belle lurette en matière de

langage : on y parlait aux dires des érudits le meilleur français. Une opinion puisant sa force dans son ancienneté, confirmée par la plume d'un certain docteur Tolet, fort renommé à Lyon, en 1569 : « La langue grecque a son atticisme ; l'italienne, son toscan ; l'espagnole, son castillan ; la française, le vieux parler "tourangeois", lequel, le temps passé, se disait "la cresse de la langue française" ».

Une réputation corroborée par le fameux héritage littéraire de notre fertile pays ligérien. « Que de morts illustres en cette lourde terre ! Le Jardin de la France est vraiment un reliquaire des Lettres françaises. Comment ne pas constater, en effet, qu'en ce petit département d'Indre-et-Loire sont nés quatre de nos meilleurs écrivains : Descartes, Vigny, Rabelais et Balzac... Quelle autre province pourrait aligner un tel florilège », écrivait Roland Engerand dans « Adorable Touraine ». Il faudrait encore citer Ronsard, Courteline, Boylesve et tous ces grands noms de la littérature qui ont fait de notre val leur contrée d'élection, de Maurice Maeterlinck à Maurice Bedel et d'Anatole France à Jules Romains. « Pourquoi cette attirance intellectuelle ? poursuivait Engerand. C'est que nulle part ailleurs ne flotte dans l'air autant qu'en Touraine le parfum de l'intelligence.

L'expression du rêve est facile parmi ses paysages de rêve. Et comment ne pas bien écrire dans la patrie du beau parler ? Tout prédispose au développement harmonieux des idées et des phrases, en cette province où - comme le déclarait Alfred Capus, qui lui aussi vint s'y fixer, "les coteaux et les prairies ont l'air de se déduire les uns des autres et de s'enchaîner comme les parties d'un beau discours" ».

Les futurs rois... et leurs sujets

Le décor est planté : la Touraine est non seulement le berceau de la langue française, mais aussi le point culminant de la géographie littéraire de la plus culturelle des nations. « Toutefois, au niveau international, le français représente autre chose que la langue de quelques bons auteurs. Il reste un outil de travail mondial », assure André Gorgues, le directeur de cet Institut ayant accueilli depuis sa fondation de 150 000 à 200 000 élèves. Huit décennies d'histoire au cours desquelles les « arrivages » ont bien évidemment fluctué. Car la clientèle de l'Institut est, par essence, très sensible aux mouvements politiques et économiques. Que le dollar monte et les Américains se font plus nombreux, que la conjoncture soit tendue au Moyen-Orient